

Dans une atmosphère lynchienne, la fellinienne Loulou et sa troupe signent un hymne à la liberté. Entre film et cabaret, un joyau satirique, politique et poétique à découvrir au Sputnik

Cabaret apocalyptique et pandémique

BERTRAND TAPPOLET

Genève ▶ De cinéma en cabaret live, au cinéma Sputnik jusqu'au 2 mai, on découvre d'abord *Ballade triste*, film réalisé par Zoé Cappon. À l'écran, on suit les pérégrinations de Loulou en quête d'artistes cloîtré·e·s. Sidérée et interdite, Madame tréballe son spleen de salles désertes en lieux abandonnés, dans un jeu parfois proche de Laura Dern dans le labyrinthique *Inland Empire* de David Lynch. Le périple débute dans les loges abandonnées de la Cave 12, qui vit naître, en d'autres murs, le Cabaret d'avant-guerre de la Dame, il y a trente ans.

Mélancolie filmique

Loulou y croise une figure à la Nico tatouée de brumes tabac. Kate Reidy passe ici une version rock brut tatouée jusqu'à l'os de la chanson «Blue Velvet», issue du film éponyme signé Lynch. Réminiscence mémorielle, ce stimulus sensoriel venait agiter les personnages lynchiens comme sous l'effet d'un envoûtement ici reconduit. Se découvre ensuite en appartements d'artistes toute la créativité essentielle, musicale, vocale, assignée à résidence. N'est-elle pas confinée dans une mise en boîte kafkaïenne?

Face au miroir d'un Grand Théâtre déserté, Madame Loulou reprend *in fine* de son vibrato charnu et mélancolique «Je reviens te chercher», chanté autrefois par Gilbert Bécaud – «... plus riche qu'aux jours passés / De tendresse et de larmes et de temps». Au cœur de la plus grande crise sociale, ar-



Zoé Cappon en robe de mariée stylisée chante Patti Smith. FANCHON BILBILLE

tistique et humaine de ce siècle, plutôt que de se faire l'augure du monde d'après, Loulou, astre sociable et puissamment solitaire, n'a rendez-vous qu'avec elle-même. Et avec le plus nu et vrai de nos vies déboussolées.

Cabaret vital et viral

Au drame du confinement succède le restreint retour du public pour le cabaret intitulé *Je reviens te chercher*, joué en soirée

au Sputnik. On renoue ici avec l'avant-garde artistique berlinoise de l'entre-deux-guerres. Se déploient des chansons à textes rimant avec notre aujourd'hui en sursis. Apocalypse est d'abord révélation. Coiffe baroque de champignon nucléaire, Madame Loulou chante «Il y avait une ville» de Claude Nougaro (1958). Qui se fait chroniqueur sous le souffle du spectre d'un conflit ato-

mique omniprésent dans les années de guerre froide. À l'écoute des lignes «Y avait une ville / Et y a plus rien», c'est toute la chanson de nos confinements qui se réanime.

Entre des interludes pertinents, écrits notamment au regard de notre quotidien distancé et sanitarisé, Zoé Cappon refugie ainsi un strip-tease façon Cabaret New Burlesque. Ce numéro interroge habile-

ment la censure imposée par le religieux au corps – dénudé ou non – des femmes. L'épisode est rehaussé d'un esprit dessin de presse qui va à l'essentiel, ne se laissant pas de fioritures. En salle de cinéma, l'ensemble dialogue avec des projections en noir-blanc de foules festives portées disparues sur un titre rimaldien de Patti Smith (extrait de l'album *Horses*). Evoquant la mer des possibilités, il

est réenchanté par une Zoé Cappon portant robe de mariée stylisée à la PJ Harvey.

Plus loin, l'almodovarienne Patrizia D'Ambrosi rassemble ses origines familiales transalpines pour communier nonchalamment en kimono orientalisant avec les paroles de l'indémorable «Il Conformista» («Le Conformiste») de Giorgio Gaber (1996). Autrefois fasciste, le conformiste est successivement marxiste-léniniste, anarchiste et soixante-huitard... Flottant tel un ballon gonflé par l'info conjuguee présentement aux réseaux sociaux, «Il touche le monde avec un doigt et se sent comblé».

Barbara et Vaneigem

Le final est digne du théâtre d'agit-prop désenchanté et post-révolutionnaire. Drapée dans une robe de cantatrice, Sophie Solo livre à la Barbara le saisissant et libertaire «La Vie s'écoule» (1961), dû à l'écrivain et philosophe situationniste Raoul Vaneigem. D'une acuité toujours tranchante. «Rien n'a changé mais tout commence / Et va mûrir dans la violence (...) Parti des rouges, parti des gris / Nos révolutions sont trahies», entend-on.

Interprétée sur le vif par Stéphane Augsburger, Jonathan Delachaux, Julien Israëlian et Alain Porchet, la musique foisonnante d'inventivité fait son miel d'une large palette expressive. Elle butine du rock au blues, musardant par le jazz et les folklores d'ici et d'ailleurs revisités. Que du bonheur. I

Je reviens te chercher, film à 17h, cabaret à 20h30. Jusqu'au 2 mai. Cinéma Sputnik (Usine). Genève. Rens: www.sputnik.info

Les arbres et l'artiste

Théâtre ▶ Rentrée théâtrale sagement festive jeudi soir à la Maison de quartier de Chailly, à Lausanne. Le comédien Vincent Fontannaz y vernissait sa première création théâtrale.

À Lausanne comme ailleurs, le grand public est enfin admis au théâtre. Pour les riverains de Chailly, dans les hauts de Lausanne, l'événement a un sens particulier puisque Vincent Fontannaz y est un voisin connu et engagé. Son premier spectacle s'inscrit dans le Festival des forêts, que sa compagnie organise avec l'association citoyenne Chailly 2030 et la Maison de quartier.

La question de notre rapport à la nature est à l'origine de *Comment bruisent les forêts*, qui interroge l'engagement écologique au théâtre. Riche en propositions scéniques, le spectacle est centré sur le jeu de l'acteur, dans la première partie, puis fait le choix d'une sorte d'épure centrée sur la voix, dans la deuxième partie.

Seul sur le plateau plongé dans le noir, Vincent Fontannaz marque son territoire, une lampe frontale attachée autour de la tête. Il installe les objets du décor: des plantes d'intérieur, la maquette d'un vieux projet artistique rescapée du dernier déménagement... Chacun de ces objets est une occasion de rebondir sur des souvenirs rigolos qui convergent dans un portrait ironique de l'artiste engagé: «J'ai fait du théâtre



Vincent Fontannaz. GUILLAUME PERRET / LUNDI 13

au Brésil pour apprendre aux paysans à ne pas brûler les arbres», explique le comédien à un public acquis à la cause du rire. Jusque là, on est dans un registre cynique et amusant, devenu courant dans beaucoup de spectacles contemporains. On s'amuse volontiers de l'attirail canonique du comédien d'aujourd'hui: jeans, t-shirt, baskets (son costume teinté au bleu de travail est signé par la costumière Veronica Segovia).

Mais bientôt, dans une lumière sombre persistante, le comédien habitué à se mirer

dans les yeux du public s'offre sous d'autres angles, au milieu d'un dispositif de miroirs où il s'observe lui-même avec gravité. Le clown ne fait plus rire, il avoue son impuissance et demande un temps de réflexion. Dans une ambiance sonore soignée par Cédric Simon et Maël Godinat, nourrie de trombes d'eau, de vent, de bruissements et de chants d'oiseaux, les petites blagues cèdent le pas à un propos plus dense, poisseux, inquiet.

C'est que, à y regarder de plus près, planter des arbres ne suffit plus. A mesure que le jeune artiste mûrit en père et citoyen, l'engagement écologique se fait plus complexe, plus exigeant. A la recherche de revendications qui jouent des coudes pour se faire entendre en même temps (le rôle des femmes, les cosmogonies non occidentales). La nature, c'est peut-être «comme une autre langue», suggère le texte du spectacle, écrit par Adrien Rupp au fil de séances d'improvisation. A la recherche de cet «autre», le performeur délesté de son propre corps plonge dans l'obscurité épaisse de la forêt et fusionne avec son environnement. Dans le noir du plateau, c'est sa voix, désormais, qui guide le spectateur jusqu'à la fin du spectacle. **JORGE GAJARDO**

Autour de *Comment bruisent les forêts*, le Festival des forêts se poursuit jusqu'au dimanche 25 avril www.m-q-c.ch/activite/festival-des-forets

Assis et à sec, le metal a mal



L'apocalypse selon Anak Toba, trio metal genevois. DARKSITE.CH/OLIVE

Concert ▶ Cinquante chaises, pas une de plus. Disposées de façon à préserver la distance. Vendredi, nous étions parmi les «chanceux» ayant réservé leur place pour ce premier concert de metal à faire vibrer ces murs depuis six mois.

L'Usine, allait-elle retrouver ses sensations? Inutile de jouer le suspense, on a vécu ce qu'on ne veut pas vivre. PTR n'y est pour rien, l'expérience valait d'être tentée pour la postérité, le moral des troupes. Le noir trio genevois Anak Toba n'a pas

démérité, loin de là, mais que diable! Un concert de metal s'écoule debout en secouant la tête, mousse à flanc de gosier alors que ce soir, le bar est clos. Impossible de jauger le son en déambulant, de reposer ses tympans en se repliant vers l'arrière. On en est réduit à taper du pied sous le déluge, tête à hauteur de scène et donc des «sub», ces caissons basses qui ciblent le ventre. Stroboscopes plein pot. Six Months of Sun, qui enchaînait derrière, ne nous en voudra pas d'avoir filé à l'anglaise. **RMR**